

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ETUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

Friedrich Müller, *Lehrbuch der Geschichte Romäniens*, Sibiu (Hermannstadt), Krafft, 1922.

Ce travail d'un Saxon de Transylvanie sur l'histoire de la Roumanie, du territoire roumain et du nouveau territoire, uni par les résultats de la grande guerre, des montagnes du Marmoros au Danube et du voisinage de la Theiss, que, malgré le traité de 1916 conclu avec les Alliés, il ne touche pas, doit se distinguer nettement d'une histoire de l'ancienne Roumanie, entre les Carpathes et le Danube, de la Cerna au Pruth, et non moins de cette histoire des Roumains, en tant que nation, à travers les frontières passagères séparant la race, travail de synthèse que nous avons tenté nous-même dans nos publications successives, à partir de 1905 : *Geschichte des rumänischen Volkes* (Leipzig, 1905-6 ; 2 vol.), *Istoria Românilor* (4 éditions à partir de 1908), *Breve storia dei Rumeni* (Bucarest 1912) et *Histoire des Roumains et de leur civilisation* (Paris 1919).

En effet, il s'agit, non pas de présenter dans des chapitres détachés, n'ayant aucun lien et ne contenant aucun développement historique, ce qui s'est passé à travers les siècles dans les anciennes principautés de Valachie et de Moldavie, cette dernière comprenant aussi la Bucovine ou Moldavie septentrionale, qui en fut détachée en 1775 par les Autrichiens, et l'ainsi-dite Bessarabie ou Moldavie orientale, qui fut annexée en 1812 par les Russes, puis dans la Transylvanie, d'abord partie intégrante de la « terre roumaine » pour devenir ensuite possession du roi et dans les territoires voisins du Marmoros et du Banat. *Il faut trouver et exposer ce qui est commun dans le développement de toutes ces régions, qui forment incontestablement une base géographique commune*, furent sujettes aux mêmes envahissements venus de Hongrie, reçurent les mêmes influences civilisatrices. Dans l'histoire universelle, d'un côté, dans celle de la civilisation européennes, dans la rivalité sur ce terrain entre l'Orient et l'Occident il faut chercher les lignes générales du sujet. Dépassant l'histoire de la Transylvanie, que l'auteur, fils de cette terre, a

surtout en vue, il faut, tout en faisant une très large place, plus large que ne l'accorde M. Müller lui-même, à l'établissement de ces ancêtres, les «Flandrenses», les «Saxons» en vieille terre roumaine, trouver le moyen de rapprocher à chaque moment la vie politique et culturelle de toutes les nations qui vécurent ensemble sur ce sol de la Dacie de Décébale, de la province romaine de Trajan et de leurs annexes naturelles.

Ce grand effort, il faut le dire, l'historien de Sighișoara (Schässburg) ne l'a pas essayé, et, ajoutons-le, il en fut empêché peut-être par le but purement didactique de son ouvrage. Plus d'une fois cependant il s'est risqué, tout en donnant un excellent exposé historique, poursuivant partout, ainsi qu'il le dit avec une légitime fierté, le «pourquoi» des choses, dans les parages difficiles de cette synthèse qui attend encore celui qui la réalisera définitivement.

Au commencement il mentionne les deux systèmes de division dans l'histoire *des Roumains*: celui de M. D. Onciul (d'après un critérium dynastique) et le mien (d'après les lignes principales du sujet, surtout dans le domaine du mouvement des esprits). Il a dû leur substituer une autre, tendant à trouver «les rapports organiques entre le passé des territoires réunis et celui de l'ancien royaume». S'il faut l'approuver lorsqu'il distingue les chapitres préliminaires de l'époque scytho-dace et romaine, ainsi que celui qui s'étend, sous un titre bien choisi, sur l'histoire de «l'époque des migrations et de leur conquête (*Ueberwindung*) par la civilisation chrétienne» (*christlicher Kulturkreis*), il a décidément tort de passer aussitôt à l'histoire des principautés carpatho-danubiennes pour donner d'autres chapitres sur: la fondation des principautés roumaines, sur lesdites principautés «combattant pour la civilisation chrétienne contre l'invasion des Turcs mahométans», sur la suzeraineté turque et les efforts vers l'unité roumaine, sur la retraite turque à «l'époque de l'État européen absolu régi par les fonctionnaires (*der europäische absolute Beamtenstaat*) et de la philosophie (*Aufklärung*) européenne» et enfin sur «le développement historique dans notre patrie sous l'influence des grandes idées occidentales et des mouvements correspondants au XIX-e siècle». Il aurait mieux valu présenter d'abord la lutte commune

des trois principautés (Valachie, au XIV-e siècle, Transylvanie, *revenue à ses traditions locales*, par Jean de Hunyad, dans la première moitié du XV-e, Moldavie d'Étienne-le-Grand, dans la seconde moitié du même siècle), contre la poussée ottomane. Puis, après que la Moldavie elle-même se soumit définitivement au paiement du tribut, après que la Transylvanie *qui, grâce à son énergie guerrière, en était arrivée à donner à la Hongrie un roi transylvain de race, de politique, de tendances*, se détacha de l'unité royale hongroise pour reconnaître aussitôt la même suzeraineté du Sultan, l'époque qui commence a pour tous les trois pays un même caractère: elle se distingue, à côté de mouvements sociaux très intéressants, par lesquels le territoire trouve son équilibre moderne avec une aristocratie ambitieuse et guerrière, un grand effort de civilisation sous l'influence du centre de l'Europe, de l'Italie et du royaume de Pologne, représentant de cette même Renaissance latine. Nous avons eu aussi au XVIII-e siècle, qui doit occuper un chapitre séparé, une domination des idées «philosophiques» occidentales, avec tout ce qu'elles ont pu donner en fait de littérature, d'établissements scolaires, de «réformes» administratives et sociales. Et, enfin, pour le XIX-e siècle, s'il y a eu, certainement, une toute-puissante influence de la pensée et de l'exemple de ce même Occident, ce qui forme la note distinctive c'est la conscience nationale, réveillée et cultivée, de chacune des trois nations: roumaine, «saxonne», magyare, installées sur ce territoire de la patrie commune, dont parle dans le titre de son chapitre M. Müller, et surtout le conflit qui dans la Roumanie nouvelle doit arriver à un apaisement nécessaire, indispensable, de ces consciences nationales, dont l'une, celle des Magyars, croyait pouvoir retenir dans un siècle de réalités dûment reconnues ces liens politiques avec la Pannonie magyare qui étaient possibles seulement du temps où un «droit» «apostolique» et dynastique déchu depuis longtemps pouvait être opposé avec succès aux besoins impérieux des nations et aux fatalités géographiques inexorables.

Venons maintenant à ce que peuvent fournir de nouveau comme information et d'intéressant comme jugement les différents chapitres. Le paragraphe sur l'époque préhistorique, qui ne

pouvait pas manquer, étant donné le but de l'ouvrage, car il y a eu, de Cucuteni (district moldave de Jassy) à Sălcuța (district oltenien du Dolj) et aux différentes régions de Transylvanie où des fouilles, encore très insuffisantes ont été pratiquées, une parfaite unité aux deux âges de la pierre et à celui du bronze, donne pour la première fois un bref résumé exact de ce qu'on peut tirer jusqu'ici des quelques études de détail. L'habitation ronde, dans laquelle l'argile recouvre le treillis de branches, forme un des caractères distinctifs de l'époque de la pierre travaillée; on a des preuves que l'agriculture était pratiquée à cette phase du développement historique. M. Müller attribue une origine celtique à l'emploi des outils de fer: il y a eu sans doute une forte influence des Galates, qui s'étendirent du Danube au cap Matapan et à la Galatie d'Asie Mineure, dans les régions carpatho-danubiennes, où cette influence est rappelée aussi bien par les noms de ces peuples en *isci* (Taurisques, Scordisques) que par ceux des cités au suffixe *dun* (Singidunum, Noviodunum, peut-être aussi une forme ayant précédé celle du Vidin-Bjyn actuel, dont le nom ne peut pas venir de Bononia; cf. aussi la racine celtique de l'ancien nom de Carsum, analogue au *Karst* alpin), porté par la Hârșova actuelle. L'auteur a raison d'insister sur l'importance de l'or transylvain dans les premiers échanges internationaux; il a oublié cependant celle des salines (en Transylvanie, aussi bien qu'en Moldavie et en Valachie), alors que dans les Balkans elles manquent presque complètement, les habitants étant réduits sur le littoral de la Mer Noire aux marais salants.

L'observation sur la présence exclusive d'idoles féminins (p. 6) est intéressante; nous ne savons pas cependant si elle peut être mise en rapport avec une phase transitoire de matriarcat, que l'auteur cherche à appuyer aussi sur le témoignage d'Hérodote concernant la «communauté des femmes» chez les Agathyrses transylvains.

M. Müller admet lui aussi que le caractère ethnique des habitants de l'époque de la pierre polie déjà était celui des Thraces. La conquête des Bastarnes sur les Gètes danubiens, qui auraient vécu désormais sous leur joug, ne peut reposer sur aucune source authentique; il paraît que le petit groupe germanique des Bastarnes n'occupait qu'une partie des grands

lacs du Delta danubien. Les Daces n'étaient pas, sans doute, une partie „desdits Gètes échappés à la domination des vainqueurs“ ; ils formaient la base même, dans la montagne, d'une race dont une branche s'était implantée sur les deux rives du fleuve.

Le grand rôle du roi dace Boierébistès ou Bourébista est dûment reconnu : M. Camille Jullian l'a fait, du reste, le premier dans son « Histoire de la Gaule ». Dans l'exposition des campagnes de Trajan, la seconde, qui fut décisive, occupe une place inférieure à celle que l'auteur accorde à la première, simple essai de conquête de la part des Romains. La formation du peuple roumain ne peut pas être expliquée uniquement par une colonisation officielle ; négligeant notre hypothèse d'un mouvement d'immigration populaire, paysanne, comme en Provence, mouvement bien antérieur à la conquête impériale, M. Müller s'efforce vainement d'expliquer ce phénomène de dénationalisation des Thraces qui détermina toute l'histoire ultérieure de ces régions. Nous ne comprenons pas pourquoi des Galates parlant le grec, et non les Daces ayant adopté certains termes helléniques auraient donné à des localités transylvaines du côté de Bistrița une nomenclature grecque. La destruction du pont de Trajan par Hadrien est peu admissible. Il faut remarquer avec satisfaction que l'écrivain saxon reconnaît l'impossibilité matérielle et morale d'une évacuation de la population romanisée de la Dacie par un simple ordre d'Aurélien : il présente quelques-uns des arguments de bon sens élémentaire sur lesquels s'appuie cette opinion. Une fois sur cette bonne voie, il admet que les Huns d'Attila n'avaient aucun motif de chasser une population qui rendait par son travail plus précieuse la possession de ces belles contrées et que, au contraire, ils cherchaient en colonisant les prisonniers et en acceptant des transfuges à en accroître le nombre (pp. 20-1). Il fallait relever aussi la présence d'éléments slaves, démontrés par la nomenclature géographique, dans la Transylvanie à l'époque dace ; c'est par cette plus ancienne cohabitation plus que par l'afflux des Slaves du VI-e (l'auteur dit même : dès le IV-e) siècle qu'il faut s'expliquer ce qu'il y a de commun entre cette nation et l'autre, celle des Roumains en formation.

Y eut-il vraiment à l'époque de Justinien une poussée vers le

Nord des éléments romains de la péninsule des Balcons, éléments délogés par l'intrusion des Slaves, qui n'aurait eu rien de pacifique ? Nous en doutons. Elle n'est pas nécessaire pour expliquer la présence sur la rive gauche de la nation roumaine. Les Roumains d'Istrie paraissent être venus, à une époque plus récente, des Balcons ; il y a eu cependant une population romane en Pannonie et dans les provinces voisines, que l'invasion avare et, surtout, celle, tumultueuse, des Magyars chassa vers l'Occident, où elle se confondit avec les restes, réfugiés dans les vallées des Alpes d'une couche plus large de florissante population romane.

En comparant la belle page dans laquelle M. Müller parle des premières invasions aux plaidoyers haineux d'un Rösler, d'un Hunfalvy, etc., on se rend bien compte des progrès que la logique élémentaire et le sens des développements nationaux ont réalisés dans la domaine historique concernant cette nation. Il faut ajouter que le nom du Voévode roumain, chef guerrier des «juges», n'est pas emprunté aux Slaves. Quant à l'essence, ces Slaves eux-mêmes en avaient emprunté la notion aux ducs de l'Empire franc, qui s'étaient avancés, en combattant les Avars, jusqu'en Pannonie. Aussi n'est-il pas nécessaire de constater une avance politique des Slaves sur les Roumains à cette époque. Encore moins l'explication des termes slaves par le caractère artificiel et superficiel, pauvre en termes populaires, d'un latin importé par des colons d'établissement officiel : au contraire, une étude approfondie du roumain découvre aussitôt la grande richesse d'un vocabulaire paysan, contenant des termes extrêmement expressifs qui manquent dans les autres langues romanes. *L'ancien* vocabulaire slave, en plus, n'offre rien de ces «très menues finesses et nuances» que M. Müller lui suppose (p. 25). Les considérations sur le christianisme originaire en Dacie roumaine, exposées peut-être trop hâtivement, sont très justes.

Rien ne prouve une hégémonie bulgare sur la rive gauche du Danube, qui n'appartenait pas au domaine d'exploitation des chefs de la nouvelle horde établie sur la rive droite (p. 26) : c'est encore une de ces opinions traditionnelles qu'il serait difficile d'appuyer sur des textes ou de fonder sur la logique même des faits.

Le chapitre qui traite de l'apparition et de l'établissement des Magyars est particulièrement intéressant, étant écrit par un professeur allemand qui a fait des études en Hongrie et auteur de travaux appréciés sur les chroniques traitant de la fondation du «royaume apostolique». M. Müller admet le caractère très récent de la chronique du «Notaire Anonyme», la valeur modique de ses renseignements sur les combats des chefs magyars contre les Voévodes valaques et «bulgares» de la Transylvanie, tout en affirmant lui aussi que le fond, la présence d'une vie politique organisée des aborigènes, ne peut pas être mis en doute. Quant à la royauté de St. Étienne, l'historien saxon relève les emprunts faits à l'État franc, auquel on prit aussi les termes mêmes des «capitulaires» de Charlemagne (p. 29) : pour l'armée le modèle fut donné par l'Allemagne de l'empereur Henri I-er ; les «milites aulae», étaient en grande partie des immigrés attirés par la croisade perpétuelle pour laquelle avait été créé par le Pape le nouvel État «apostolique», et par les avantages en fiefs et dignités qu'elle promettait. Un Wezzelin de Wasserburg, de Bavière, aurait aidé essentiellement le nouveau roi à comprimer les mouvements révolutionnaires du parti païen qui ne devait pas mourir de sitôt. L'organisation des régions conquises, par châteaux avec des burgraves et des évêques, est aussi une copie des conditions de l'expansion franque. Nous avons insisté dans un récent travail (*Români și Slavi, Români și Unguri*, Bucarest 1922) sur ce fait que néanmoins chez les Magyars du XI-e siècle les *generationes* restaient plus importantes que les *terrae*, tandis que dans la nation parfaitement unifiée des Roumains c'étaient les *terrae* qui dominaient dans les conceptions politiques. Ceux qui contribuèrent à dégrader les aborigènes soumis furent surtout les représentants de la nouvelle féodalité étrangère, habituée à l'exploitation d'un territoire déterminé et de l'«inventaire» humain qui l'habitait (p. 30). Pour une époque plus tardive l'auteur relève suffisamment la politique de favoritisme spéciale adoptée par les Angevins à l'égard de la petite noblesse : il aurait pu ajouter (aussi d'après notre «Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie») tout ce que les Roumains durent, au XIV-e siècle, à cette nouvelle politique.

Pour l'invasion tatare, dont le récit devait être précédé par l'intéressant chapitre sur l'établissement des Saxons en Transylvanie, mention est faite de la nouvelle source trouvée dans la chronique d'Echternach (Luxembourg), mais il aurait fallu renoncer complètement au prétendu Ban Basarab (le premier Basarab fut le prince d'Argeş qui mourut en 1352, d'après l'inscription trouvée dans l'église princière de cette ville), que les Mongols auraient trouvée devant eux en Olténie (où le nom, familier cependant dans la Transylvanie sud-occidentale, ne se rencontre jamais). Nous ne croirions même pas à une invasion de la Transylvanie par tous les défilés valaques et moldaves des Carpathes. La critique du récit de Rogerius sur la dévastation, qu'il prétend avoir constatée complète, de la Transylvanie (pp. 34-35) est très juste. Des Saxons de Transylvanie auraient été transportés comme mineurs et fabricants d'armes jusque dans le voisinage du lac Balcach.

La nouvelle théorie magyare sur *la création* par les rois de Hongrie de «deserta» aux frontières comme moyen de défense contre les hordes barbares (pp. 35-36), théorie qu'adopte l'auteur, nous paraît un peu hasardee: l'exemple de pareilles „poustiné“ (en slave) dans des actes moldaves du XVI-e siècle montre bien qu'il ne faut pas recourir pour l'explication de ce terme à de pareilles subtilités. L'origine de l'établissement des „Saxons“ en Transylvanie par un grand mouvement général des paysans de l'Occident germanique est présentée avec beaucoup de clarté (pp. 36-37) et le rôle des «Flandrenses», passés maîtres en fait de défrichement, s'en détache avec le relief nécessaire.

Sur l'origine des Szekler, que les sources authentiques ne signalent pas avant le XIII-e siècle, nous avons présenté dans le *Buletinul Comisiei istorice a României*; II, une nouvelle hypothèse qui rattache leur établissement, dans des *szék* correspondant aux *Stühle* germaniques et empruntés aux *judefe*, aux „judicatures“ des Roumains, à l'apparition des Chevaliers Teutons dans le Sud de la Transylvanie. Pour les événements antérieurs au XIII-e siècle l'auteur observe que les renseignements manquent aussi parce que la chancellerie royale ne fut dûment établie qu'à cette dernière époque (p. 38). M. Müller admet avec raison qu'une immigration de «Saxons» pour l'exploitation des mines et des salines a dû précéder l'apparition

en masse des «hospites» royaux. Il cherche à réunir les témoignages documentaires et les traditions sur les premiers colons de sa race: la cultivation de la vigne contribua aussi à les faire rechercher. Nous n'avons pas proposé le seul mouvement des croisés pour cette dislocation, que les croisades rendirent seulement plus facile. La plupart de ces hôtes est originaire, d'après opinion aussi, de M. Müller «des régions de la Moselle, de l'Eifel et du Luxembourg», appartenant par conséquent à la région mixte, celto-romano-germanique de langue allemande en plus grande partie (p. 39): des Flamands marchaient en première ligne, et des traces de français ont été signalées dans certains noms de localités données par les colons.

L'auteur s'occupe enfin de la brève colonisation des Chevaliers Teutons en Transylvanie méridionale, où le nom de Nyen correspond certainement à celui du village roumain de Năieni, dans le district de Buzău (M. Kisch, professeur à Cluj, a voulu voir dans le nom de la rivière voisine de Tartlau le mot français: *se tortiller*). Signalant le passage des premiers immigrés de la campagne dans les villes, l'auteur observe avec raison que «la ville consomme le courant de population, sans pour cela agrandir d'une manière durable l'espace sur lequel vit une nation» (p. 41). La condition juridique des «sièges», des *Stühle* saxons est exposée dans un paragraphe spécial (pp. 42-45): ce furent les Angevins qui, assurant aux «Saxons» un «comte» de leur nation, leur attribuèrent une mission de combattants dans les «régions orientales» et organisèrent à nouveau les relations des villes et des campagnes. On trouvera aussi des renseignements sur les colons établis en terre domaniale des nobles. Le nom de «Saxons» est sans doute emprunté aux mineurs seuls, comme en Bosnie c'est celui qui désigne cette catégorie entière.

M. Müller admet aussi l'existence, qui ressort nettement du texte d'Anne Comnène et des conditions données, de principautés roumaines du côté de Silistrie et dans la Dobrogea dès le XI-e siècle (p. 46). Le nom du Voévode Litovoïu doit être orthographié de cette façon sans retenir le prétendu y de l'original. Le duché d'Amlaş n'a jamais existé comme organisme féodal indépendant. L'observation sur les combats intérieurs qui prépa-

rèrent dans les deux Principautés la consolidation sous une dynastie unique — les vaincus s'appuyant sur les compétitions hongroises — est juste et nouvelle (pp. 54-55). Le prince étant donc un conquérant, la terre lui appartenait, et il pouvait en disposer pour se créer, comme en Hongrie — la comparaison paraît s'être imposée à l'auteur — des « fiefs » pour récompenser ses guerriers. Pour la Moldavie au moins ceci répond à la vérité des faits. Mais la comparaison ne résiste plus lorsqu'il s'agit de la formation d'une classe non-libre. M. Müller pourrait s'orienter sur ce sujet en consultant les ouvrages, à conclusions tout à fait différentes, de l'auteur de ces lignes (*Studii și documente*, XIX) et de feu Giurescu *Despre Rumâni*, dans les « Annales de l'Académie Roumaine », années 1915-1916). Nous persistons à croire que les quasi-serfs des principautés roumaines viennent uniquement d'une immigration (de Szekler, de Ruthènes, en Moldavie; de Slaves danubiens, surtout de Bulgares, en Valachie), plus tard aussi d'une confusion voulue de la part des propriétaires terriens. La possibilité théorique d'une « recommandation » dans les territoires menacés et apauvris par les invasions n'est pas exclue, mais aucun document n'en fournit la preuve pour l'époque plus ancienne; pour les XVI-e et XVII-e siècles on a toute une longue série d'actes où la vente de la personne, postérieure à celle de la terre héréditaire elle-même, est due à une crise économique, cette crise elle-même étant résultée de la nécessité du tribut, des cadeaux envers le Sultan et des douceurs pour sa Cour et par conséquent du passage de l'économie naturelle à l'économie en argent (vers 1570 surtout), et ceci pour la population elle-même, non seulement pour la classe dirigeante et pour les marchands.

Les considérations sur l'origine de la puissance turque montrent les mêmes aptitudes pour la synthèse historique (p. 60 et suiv.). Toute la partie concernant les premiers combats contre eux au XVI-e et au XVII-e siècles est un excellent résumé. Les coups portés aux villes saxonnes sont signalés avec précision (p. 70). Le changement du système militaire par l'avènement des „petites gens“ est aussi très avantageusement présenté (pp. 71-72). Il favorise les Roumains de Transylvanie, élevés déjà au-dessus de leur ancienne condition par les innovations du grand roi Louis. M. Müller ajoute avec rai-

son aux moyens de défense contre la poussée ottomane le barre des cités saxonnes puissamment fortifiées en Transylvanie. Capables de fournir les moyens militaires de la défense, elles obtinrent des rois de Hongrie, insuffisants à défendre eux-mêmes la frontière orientale de leur État, une organisation presque complètement autonome. Par ces nécessités d'un nouveau voisinage commençait de la sorte une collaboration entre Roumains et Saxons, qui ne devait pas s'arrêter là. L'auteur s'étend sur la résistance de Hermannstadt-Sibiu à une attaque des Turcs en 1442 (p. 76).

La carrière d'Étienne-le-Grand, vrai successeur de Jean Hunyadi comme défenseur du front chrétien, est présentée avec intelligence et sympathie. Il a dû connaître le système de forteresses de la Transylvanie pour l'imiter dans son propre pays. Le faible progrès des villes moldaves est expliqué suffisamment par le manque des corporations d'artisans; elles existaient de fait, mais sans avoir pu jamais gagner une influence prépondérante.

Un bon résumé d'histoire transylvaine ouvre le chapitre consacré au XVI^e siècle. La première imprimerie, celle du réformateur Honterus, date d'environ 1540; la Valachie en avait une, fondée par un élève monténégrin des maîtres de Venise, dès 1508. Sous l'influence de la nouvelle doctrine une nouvelle «Université», religieuse, se forme, comprenant aussi les Saxons non-libres. Mais, comme Klausenburg-Cluj fut menée vers le calvinisme des nobles magyars et de leurs serfs par le Saxon Franz Davidis, la ville fut gagnée au magyarisme national (p. 101). Sous l'influence de son médecin, le Piémontais Blandrata, le prince Jean-Sigismond Zápolya adopta l'unitarisme. Lorsque le catholicisme officiel fut rétabli par le prince Étienne Báthory, qui introduisit les Jésuites dans la province, l'orthodoxie roumaine trouva dans ces derniers — rappelons les sympathies que lui témoigne dans son ouvrage sur la Transylvanie le célèbre père Possevino — plutôt des protecteurs contre le calvinisme envahissant.

Les relations de Pierre Rareș, rétabli en Moldavie, dès 1541, avec la ligue chrétienne commandée par l'Électeur de Brandebourg et son espoir de regagner les anciennes frontières de sa

principauté auraient dû compléter, à la page 107, l'exposition, très précise, de sa politique.

Le chapitre suivant traite de la foudroyante carrière héroïque du prince valaque Michel-le-Brave¹. La situation dans laquelle il trouva sa principauté est esquissée d'une main sûre. L'attachement à la dynastie, sur n'importe quel membre de l'ancienne lignée régnante, que constate l'auteur, s'explique par la conviction intime du paysan héritier de la terre que rien ne peut ravir à la race des princes l'héritage du pays. C'est pourquoi les Moldaves considérèrent Michel vainqueur contre leur propre prince Jérémie comme un étranger et un usurpateur. Les conséquences de cette tragédie historique sont exposées avec une parfaite intelligence des circonstances. La politique transylvaine de Basta, le rival et l'assassin de Michel, est jugée, avec raison, très sévèrement, ainsi que ses tendances de restauration catholique. L'apparition bizarre du prince Gabriel Báthory, qui rêvait d'une Dacie magyare, dont le centre aurait été Hermannstadt-Sibiu, dépouillée, comme toute l'« Université » saxonne, de ses privilèges, est dûment caractérisée. La grande figure de son successeur Gabriel Bethlen et celle du sage prince Georges Rákóczy sont esquissées avec sympathie. Un paragraphe est consacré aux contemporains de ce prince en Moldavie et en Valachie, Basile Lupu, qui n'était pas un Albanais, mais bien un Roumain d'Arvanitochori, en Bulgarie, par son père² — et Mathieu Basarab.

Pour le XVIII^e siècle on a d'abord un tableau du nouvel état de choses en Transylvanie. La Maison de Habsbourg se sert de la religion catholique comme d'un moyen important pour consolider la réunion fortuite de ses nouvelles provinces (p. 151). Sous le rapport économique, la province devint une colonie de l'industrie autrichienne (p. 157). En ce qui concerne l'agriculture, la réglementation du travail des serfs sous Marie-Thérèse

¹ Le surnom de „Tiranul” a été donné (cf. p. 112) à son contemporain moldave Aaron par des historien modernes.

² Il ne fut pas non plus pris en 1653 par les Tatars, qui l'auraient livré aux Turcs; il se présenta lui-même à la Porte, comme jadis Pierre Rareș. — Le Coran ne défend pas aux Turcs la connaissance des langues étrangères (p. 136). Le prince de Lichtenstein ne fut pas gendre du prince de Valachie (p. 138).

permettait de leur demander trois jours de travail par semaine alors que dans les Principautés les princes phanariotes avaient ordonné seulement douze jours par an. Le gouvernement, très respectueux à l'égard des nobles, toujours agités, paraissait vouloir se laisser gagner par des considérations fiscales pour transformer les paysans, en grande partie saxons, du «domaine royal» en serfs de l'État. Les fonctionnaires élus des Saxons furent soumis au contrôle humiliant des organes de la Couronne. L'opposition entre les organes politiques et l'armée, qui était empêchée par la noblesse de faire des recrues parmi les serfs roumains, explique le succès momentané de la révolte des Roumains en 1784-5. M. Müller admet une émigration de paysans moldaves et valaques en Transylvanie ; ce furent au contraire les Transylvains qui cherchèrent un abri en terre roumaine autonome, où la campagne était largement ouverte au nouveau travail.

La critique de la politique des Habsbourg à l'égard des Principautés est faite sans réserves (pp. 168-169).

L'état des provinces administrées par l'Autriche et la Russie est exposé séparément. En ce qui concerne le déchirement actuel, en Banat oriental, roumain, et en Banat occidental, serbe il correspond d'une manière frappante avec celui qui eut lieu à l'époque turque, le Pacha ayant alors ce qui est revenu à la Conférence du Paris aux Yougoslaves.

La politique de colonisation de l'Autriche et de la Russie, la *Menschenzucht*, est présentée ensuite sans aucun préjugé. On a d'abord les colons allemands amenés dès 1712 dans le district de Sâtmar par la famille des Károlyi: des Souabes et même quelques Suisses (p. 174). Mercy amena dans le Banat jusqu'à des Italiens et des Espagnols. On y renouvela le système romain d'établir des vétérans (et cependant une nouvelle «population allemande» ne s'y enracina pas; comparez donc l'opinion courante sur les effets de la colonisation de Trajan). Des Alsaciens-Lorrains, des Français s'y associèrent plus tard. L'œuvre des colonisateurs de la Bucovine est esquissée dans ses traits essentiels. L'immigration des Wurtembergeois en Bessarabie méridionale est expliquée par la mauvaise administration du premier roi, par la persécution contre les protestants et par la disette de 1816-17. Un paragraphe intéressant est celui de l'établissement officiel des protestants, des *Landler*, sur le domaine saxon en Transylvanie et l'apparition spontanée des ainsi-dits Durlacher (des Badoi).

L'influence de la Révolution française sur tout le territoire de la future Roumanie unie est poursuivie avec intelligence et impartialité. On l'observe surtout lorsque l'auteur traite des conflits entre les Saxons et les Roumains qui pénétraient dans la masse des privilégiés et cherchaient à se gagner une place dans les villes (pp. 182-183). En 1837-8 l'évêque non-uni Basile Moga demande dans la diète l'égalisation des Roumains sur le territoire saxon. M. Müller observe avec raison que les rapports entre les deux nations furent totalement transformés. Le loi urbariale votée en 1874 contre le paysan roumain par l'aristocratie magyare y contribua essentiellement. Les Saxons aidèrent en 1848 les manifestations roumaines contre l'«union» avec la Hongrie. Les abus qui amenèrent la levée de drapeaux des Roumains sont décrits plus complètement que dans tout autre exposé (pp. 188-189). Les événements militaires de cette armée sont aussi dûment présentés. La carrière de Stephan Roth, le chef saxon martyrisé par les Magyars occupe un dernier paragraphe de l'important chapitre.

Les critiques ne sont pas épargnées au régime absolutiste introduit par l'Autriche après la fin de l'époque révolutionnaire. Dès 1865 les assemblées électorales furent rétablies et la diète transylvaine de 1863, au travail de laquelle les Magyars ne participèrent pas, accorda aux Roumains l'égalisation constitutionnelle. A ce moment l'évêque Teutsch crea l'unité religieuse et culturelle de sa nation en 1861. Les Saxons comme les Roumains bâtissaient dans leur Église nationale une citadelle de refuge.

Le système du dualisme austro-hongrois est présenté dans toute son hypocrisie. Les Szekler, «nobles», étaient exempts de cens électoral, l'administration nouvelle fut exclusivement magyare, de même que l'école. Si l'organisation religieuse échappa en quelque sorte aux attaques, c'est que les Magyars eux-mêmes avaient deux Églises rivales, catholique et calviniste. La protection accordée à la grande propriété et à l'usure s'ajouta aux autres vices du régime.

Dans ces derniers chapitres l'auteur a su vaincre les difficultés du sujet.

M. Müller a voulu compiler un livre pour les écoles; il a dépassé de beaucoup son but, ayant donné une synthèse très méritoire, et qui lui appartient en propre. N. Iorga

Charles Upton Clark, *Greater Roumania*, New-York 1922.

C'est un très bel ouvrage d'exposition générale, orné de phototypies excellentes. L'auteur l'a entrepris à la suite d'études sur les souffrances de l'„Italia irredenta“, le gouvernement roumain ayant déclaré en 1919 agréer sa visite.

Versé dans les affaires diplomatiques, disposant de matériaux inédits et ayant suivi les Roumains à Budapest, M. Upton Clark a pu donner un gros ouvrage de renseignements d'un haut intérêt, dans lequel il cherche à corriger l'„ignorance“ du public américain, qu'il prétend être profonde. Son but est aussi celui de fournir des dates au négociant et à l'homme d'affaires. Il n'oublie pas de rendre en anglais des poésies roumaines. Des corrections ont été apportées au livre par les membres de la Mission roumaine aux États Unis. Sa conclusion est que „n'importe quelle nation occidentale se fera honneur et aura son profit d'un association secourable au présente roumain“.

Pour la partie géographique, l'auteur donne parfois son expérience personnelle. Il se rappelle „les brises roumaines faisant ployer les champs de blé infiniment prolongés, emportant les pétales flottantes ou bien passant par dessus le froid parfum résineux des forêts de sapin dans les Carpathes“ (p. 4). Les statistiques sont riches et précises : les chiffres exacts alternent avec les vers du poète Alecsandri.

Les pages d'histoire sur la Transylvanie et la Valachie, courtes, sont généralement irréprochables (sauf la théorie de la vie ancestrale uniquement consacrée à l'élevage des moutons). L'époque contemporaine est plus largement traitée. M. Upton Clark poursuit cependant le but principal qui est celui d'exposer les événements de la grande guerre et, parlant de la réunion des Roumains non-libres, il étudie ceux-ci dans leurs provinces mêmes. Le chapitre sur la campagne de 1919 contre les bolchévics magyars est particulièrement nouveau et attachant : les calomnies contre l'honneur de l'armée roumaine sont dûment repoussées (pp. 258-259). Des papiers diplomatiques ont été employés pour le chapitre sur la Roumanie et la conférence de la paix.

Suivent des articles sur la littérature et l'art roumains et enfin sur le concours fourni par l'Amérique.

N. I.